

Alexandre MILLON

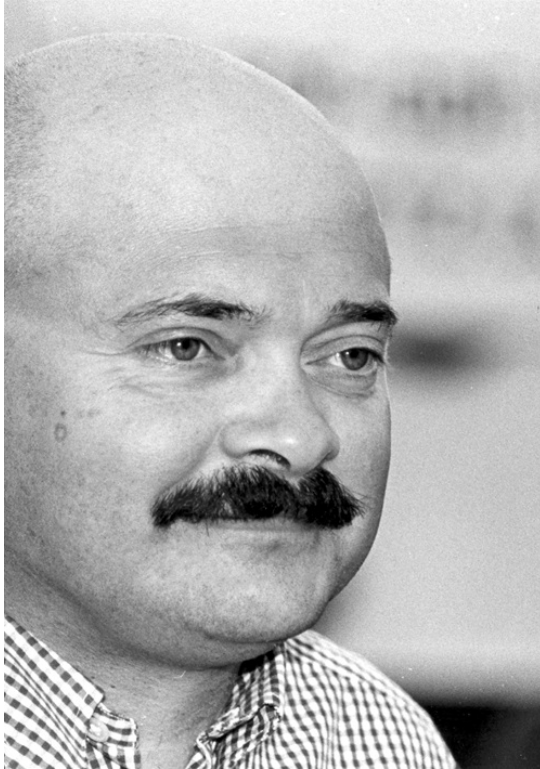


Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Éric ALLARD

PROVINCE DE LUXEMBOURG
Service du Livre Luxembourgeois

Aimer d'abord

«*Aimer d'abord, il sera toujours temps, ensuite, de s'interroger sur ce qu'on aime.*»

André Breton, Arcane 17

Avec deux romans seulement, Alexandre Millon a su créer un univers propre, une langue souple et primesautière. Créateur-animateur d'une revue littéraire, *Regart*, qui marquera les années 80 par son esprit d'ouverture et son élan, ce romancier ne déboule donc pas de nulle part.

En 1997, il remporte le prix «La Plume et la Souris» créé par Pascal Vrebos qui préfacera *Le jeudi de Monsieur Alexandre*, paru chez L'Harmattan en 1999. Il conte les rencontres de Aurélio Alexandre, directeur d'une boîte de vente de disques avec Li Tasshen, une call-girl chinoise, avec laquelle il retournera en Italie. Un premier roman partagé entre Bruxelles et la Sicile de l'enfance du narrateur. En 2001, un second roman, *La ligne blanche*, paraît chez Luc Pire, dans la collection *Embarcadère*. Alexandre, le narrateur, fantasme sur Ingrid, la meilleure amie de Chiara, sa femme, en se retenant de franchir cette frontière entre fantasme et réalité, infidélité assumée et désir d'adultère, et sauve son couple par ce jeu funambulesque sur les limites. Depuis septembre

2001, il dirige avec Daniel Charneux des rencontres littéraires qui ont lieu à Mons à la maison Losseau. Il fait actuellement partie du comité de lecture des éditions Luc Pire pour le roman. *Mer calme à peu agitée* paraîtra prochainement aux éditions du Dilettante.

Henry Millerien de cœur depuis toujours pour l'enthousiasme et jusque dans son attachement pour la Grèce, il se réclame volontiers de l'esprit désenchanté mais allègre de Pierre Desproges. L'écriture de Millon riche en adjectifs, avec ses délicates descriptions de la chair féminine et sa palette de couleurs irisées le situerait plutôt dans la lignée d'un auteur déraciné : Vladimir Nabokov. L'ancrage de Millon dans la région de La Louvière l'apparente aussi par une écriture parcourue d'aphorismes, sa tentation des inventaires et son sens des images, une constante autodérision aux surréalistes belges que furent Dumont, Chavée, Scutenaire ou Magritte.

Alex Millon cache, sous de faux airs débonnaires, une implacabilité, une paisible volonté d'en découdre avec tout le monde, le réel comme l'imaginaire.

Biographie

Très discret sur sa vie (n'est-ce pas son droit?), Alexandre Millon ne livre rien d'autre que les quelques indications suivantes :

Il est moustachu envers et contre tout.

Il vit en Belgique, dans le Hainaut.

Il a dirigé la revue littéraire *REGART* (Belgique, France, Québec) avec le soutien de Jean-Pierre Hubert (Botanique), de la promotion des lettres et de l'Académie royale de littérature.

Bibliographie

Romans :

- *Le jeudi de Monsieur Alexandre*, L'harmattan, Paris, coll. écritures en 99.
- *La ligne blanche*, Luc Pire, coll. *Embarcadère*, Bruxelles, 2001.

En 2002, une nouvelle *Le baiser de Laura* sur le site :

<http://www.neogonzo.com>

Poésie :

sur un site au Québec :

http://iquebec.ifrance.com/Jisca/millon_a.htm

À paraître :

- *Mer calme à peu agitée*, roman, Dilettante, Paris, pour octobre 2002 ou janvier 2003.

Activités littéraires :

Co-dirige des rencontres littéraires, à la maison Losseau, Mons, avec la collaboration de la maison de la culture de la ville de Mons.

Fait partie depuis février 2002 du comité de lecture pour le roman de la collection *Embarcadère* chez Luc Pire.

Choix de textes

Lentement, un bien-être s'installe. J'entends Li respirer au-dessus de moi, très calmement.

J'habite progressivement mon corps comme une maison aux caves profondes, explorant les couloirs vers la tête, les poumons, le cœur, puis les bras et les jambes, jusqu'à la plante des pieds, jusqu'au bout des orteils, m'y attardant comme si ma pensée voulait aller plus loin encore.

Elle cogne aux cloisons, puis remonte le corps en sens inverse, poussant des portes, pénétrant dans des chambres confortables, passant aisément d'une pièce à l'autre.

Me voici en sérénité au fond de moi, une intense sensation de douceur s'avance au ralenti, modulée par les souples soubresauts de Li. Je m'amuse à y conjuguer les signes savants de la langue chinoise. Le mandarin, les idéogrammes Ming. Des mouvements comme ça. Au pinceau. Un déhanchement de calligraphe.

(Le jeudi de Monsieur Alexandre, p 40.)

Du bout des doigts, je frôle la peau de Li comme la soie d'un pinceau sur une estampe. J'aime choyer les si sensibles cavités de l'oreille, le jeu des vertèbres, le triangle des omoplates, le creux des reins, sa taille fine de sylphide. Elle a de très beaux mollets de bébé, sa chair se fait grenue, écharpée par un lâcher de frissons.

J'apprécie cette belle réaction génétique de la peau tentant de se préserver du froid, de garder sa chaleur, de capturer l'air, en hérissant une fourrure primitive pourtant disparue de l'épiderme depuis des millénaires.

Un agréable silence laisse résonner des froissements, nos souffles, Li est accoudée à la fenêtre, bien calée, à genoux, sur le moelleux du

vieux fauteuil aux larges accoudoirs. Elle me tourne le dos, s'incurve, elle respire plus fort, sa respiration donne du relief au silence.

Petites touches de piano, petite poussées amples, lentes. L'esprit léger, sans questionnements. Mes narines s'enivrent sous le brûle-parfum de sa nuque. Mes poumons s'emplissent à corps joie. Vision précise d'aller au fond d'elle, pour parvenir tout au fond de moi-même.

Après, couchés côte à côte, nos épaules se frôlent à peine. Nos yeux fixés au plafond sur les ombres projetées par un faible halogène, nous pouvons y deviner l'épanouissement de seins artistiquement dépareillés à moins que ce ne soit le massif défolié du Garbalan cher à Pagnol ou bien une carte de la bilobée Scandinavie du sud ou encore deux fromages au lait de bufflonne, le Mozzarella.

(Le jeudi de Monsieur Alexandre, p. 85.)

L'hiver abdique en reclinant. Ce soir la lune poinçonne une toile immense. Près de chez Karim, assise sur le pavé, une mendicante tend la main, avec bébé, foulard et écriteau.

Sur la balcon de l'immeuble d'en face, au même étage que moi, une femme s'est mise à marcher d'un pas somnambulique. J'entretiens avec cette presque inconnue un voisinage lointain et discret. Le bâtiment est assez délabré, les appartements semblent exigus. Elle mène une vie de chien, une de ces ménagères marquées par des années gâchées à hisser des choses trop lourdes pour elle, et à torcher deux jumeaux pareillement criards.

J'ai l'habitude de l'observer, surtout à cette heure, quand les enfants sont couchés et que son homme descend dans la rue pour lui faire un signe très superficiel, et prendre son auto pour un travail de nuit.

Ce premier soir de douceur de l'année, elle est sur son balcon, sa chemise de nuit est collée par le vent, le boulevard est assez calme, il y a un peu de bruit. Contrairement à l'habitude, sa lampe extérieure est restée allumée. Pour la toute première fois, elle me regarde très franchement droit devant. Elle a une expression tranquille. Je cherche mes mots ou plutôt mes gestes. Je suis sur le point de la complimenter en lui montrant mon pouce dressé, quand elle s'avance vers moi, droite comme un i.

Elle est restée comme ça, l'espace d'un soupir, elle est devenue plus grande, en montant sur quelque chose. Puis, elle a écarté très lentement ses bras avec la gestuelle dérisoire des gosses qui imitent l'oiseau et s'est envolée vers rien.

C'est rien. En bas, sur le trottoir, la mendicante a tendu encore un instant la main comme suspendue. Puis, elle s'est caché les yeux avec la tête de son bébé, qu'elle a serré contre elle. C'est rien. Karim est sorti de chez Karim. Il y a eu des cris, presque rien. Dès le lendemain matin, il n'y avait plus rien.

Rien non plus sur mon répondeur.

(Le jeudi de Monsieur Alexandre, pp. 94-95.)

Une année défile ainsi, au rythme des saisons et de la vigne avec le souvenir éclairé du zio Pasqualino, l'appui de ma tante, toujours attentive et pertinente. Je réintègre un monde. Labourer, butter les ceps afin de les protéger de l'hiver, ensuite, l'outillage des fûts de vin nouveau, puis, la taille de propreté, l'élimination des sarments, le prélèvement des greffons, la récolte, le délicat soutirage, le soin des cuves, le brûlage des mèches de soufre, la mise en bouteille un peu trop artisanale, c'est notre point faible.

Bien sûr, je n'aurais pas pu y arriver, sans l'efficacité de Zarzis, l'ouvrier, formé par le zio, il a finalement dépassé son « maître » dans l'art de clarifier son vin par un collage de son invention. Au fil des

années, l'exploitation de la vigne prenant largement le dessus sur le verger...

(Le jeudi de Monsieur Alexandre, p.125.)

Description du plan

Intérieur nuit – Bande son : suites pour violoncelle de Bach – Femme flamande dormant façon Rembrandt – Stylisme : beauté nordique frottée d'Orient – Au pied d'une chaise coloniale : chaussures de marche des sherpas de l'Himalaya, élégamment usagées par un trekking sur l'Estérel – Vieux buffet de pharmacien – Jarres de Toscane – Pull en laine irlandais (en zoomant la notice, on peut lire : moutons tondus au printemps, laine la plus douce) – Cheveux roux artistiquement étalés sur coussin cru – Paumes ouvertes, une jambe ballante – Jupe relevée – Rien de voulu – Attitude de femme vraiment endormie – Travelling du cadrage vers le haut – Petit pinceau de lumière filtrée sur lobe d'oreille gauche – Pas de bijoux – Bouche ouverte – Gouttelette de salive au coin des lèvres – Dents brillantes, comme une plaque commémorative, mais passablement alignées – Visage ovale, taches de rousseur incontestables – Fondu-enchaîné, sur le torse – Frissons, grain de peau – Sternum en creux – L'ensemble suggérant la poésie hésitante d'un premier film d'un jeune réalisateur très sensible.

(La ligne blanche, pp. 105-106.)

... Je soulève, avec émotion, le couvercle verni du clavier. J'ignore tout du piano, je m'exerce mentalement, à mains nues. Touches blanches, touches noires, des notes naissent. Je m'applique, d'abord, à restituer des gammes simples, afin d'acquérir la technique et l'habileté qui me manquent encore, pour attaquer de grandes harmonies, auxquelles j'ose à peine penser. Je me trompe, je saccage hargneusement des octaves entières en

martelant des coups de poing qui froissent l'air, je m'accroche, je m'entête. La chatte s'est directement réfugiée sous le fauteuil (encore son syndrome de Stalingrad). Les heures défilent, et je sens que je m'améliore déjà. Je parviens même, à force de patience, à jouer un irrécusable extrait des variations Goldberg de Bach : un aria da capo, d'un doigté net, pur et blanc, loin devant, avec des flexions émouvantes.

Ah, si Chiara avait entendu ça !

Bon, d'accord, me dis-je, c'est encore scolaire, le style est encore académique, mais quand même, c'était bien du Bach, pas trop débraillé, et tout cela en une seule nuit ! Je suis incontestablement doué, ma version des plus célèbres variations baroques de Jean Sébastien est probablement plus sobre que celle de Glenn Gould, mais bon chacun son style. Je trouve mon choix du répertoire assez judicieux, car on sait que c'est seulement pour combler les nuits sans sommeil d'un comte russe que Bach adressa au claveciniste J.G. Goldberg ces « trente variations ».

À la fin de ma prestation, quelques applaudissements retentissent dans la cuisine, quand je quitte le tabouret pour m'incliner devant mon premier public. Ma mère est au premier rang, elle semble sourire aux anges. Mais, pas encore satisfait de moi, alors qu'un spectateur s'était déjà levé pour s'en aller, je me réinstalle au piano, et je rejoue intégralement le même aria da capo, avec une fougue maîtrisée. Au début, les gens interloqués mais plutôt bienveillants me font une brève ovation, certains coups de sifflet se glissent dans la salle, mais je sens bien que les plus mélomanes sont interpellés. D'ailleurs, à la fin de l'extrait, je crois que, dans l'ensemble, les applaudissements sont plus fournis. Pourtant, j'estime avec une louable exigence que les dernières notes ne sont pas assez colorées, et après une longue concentration, j'interprète une troisième fois le morceau au complet. Au bout de la quatrième prestation, ma mère se retrouve seule dans la salle, j'ai disons la sagesse d'en rester là.

(La Ligne Blanche, pp. 137-138.)

On dénombre autant d'écrivains que de lecteurs, dans le même ordre d'idée, je dirais qu'il y a autant de photographes que de modèles. Si on considère que faire du neuf est un concept surtout commercial et que l'humilité est l'un des enjeux les moins foireux de l'art, on a une chance de «tirer» un portrait, de «soutirer» le vrai visage, de «sous-tirer» la face de dessous le masque. Le problème avec la modestie, c'est que sa profondeur de champ est insondable, on ne sait jamais quand on va l'atteindre, y sombrer ou passer outre.

Je charge mon vieux Pentax (un KX des années 70, entièrement manuel, sans lumière artificielle – je n'aime pas «le fait accompli» du flash, qui impose trop souvent son éclat chirurgical).

J'opte pour un fond noir. Quand il n'est pas dans le Bronx, le noir invite mieux à reconsidérer la lumière, une écriture peut s'y former. Encrée, ancrée dans le décor noir, la meilleure amie de Chiara semble perturbée par ses mains, elle ne sait pas quoi en faire. C'est la première fois que je la vois dévêtue; sur sa peau, il y a les traces légères des sous-vêtements, des élastiques.

En général, j'aime le visage d'un modèle nu, on peut mieux y apprécier le degré de pudeur, et cet instant où la nudité agit sur les traits du visage, quand celui-ci tombe de son quotidien piédestal d'ivoire. Chez elle, cela se produit sans affectation ni minauderie. Je suis arrêté par l'intensité de son regard, sa manière de bonifier ce qu'elle regarde. Certains modèles provoquent la photo, comme la jeune Valéria. La meilleure amie de Chiara, par contre, reçoit l'image, elle ne se sert pas de la photo, elle sert la photo.

J'aime ce visage de battante fragile, cette douceur soumise, démodée, presque satirique. Son corps, au contraire, donne toujours cette impression de solidité, on dirait une charpente de fille de ferme, une Diane de Bruges, aux hanches généreuses et légèrement celluliteuses. J'aime aussi ses oreilles éclairées par l'arrière, elles ont l'air de deux petites persiennes roses, pareilles à des fenêtres sur l'écoute. J'aime, sur la roseur du visage, ses taches de rousseur, et sur son avant-bras, son duvet pelucheux de renardeau.

(La ligne blanche, pp. 163 à 165.)

Après le départ d'Axel, je me suis attardé un peu, au café de la gare. La radio du bar relatait que, selon un supplément du journal Le Soir, le siècle laissait derrière lui Sigmund Freud, l'aspirateur, la Ford T, Tintin, la télé, les bas Nylon, l'ordinateur, le fast-food, la pilule, le Valium, Woodstock, le Sida, le GSM, la vache folle, le premier bébé-éprouvette et le premier mouton cloné. Battus, me dis-je, le Saint-Graal, Léonard de Vinci, le marquis de Sade, la musique de Bach, et Shakespeare? Faut voir, faut voir, me répétais-je, tandis que la nuit laissait déjà la place au petit matin et que le temps filait anormalement.

En sortant du buffet de la gare, je me suis demandé : « Est-ce que retrouver Ingrid, maintenant, ce serait continuer à m'autodétruire, avec cette surexcitation artificielle de banquet raté? Ou, au contraire, faut-il franchir la ligne blanche; est-ce que rejoindre Ingrid, c'est Vivre? Ou est-ce que ce serait comme lécher le scrotum d'un maître d'hôtel qui veut bien condescendre à me donner une table dans ma vie, parce que c'est moi? Ou encore : faut-il flirter avec cette ligne-tentation, séduire mais sans succomber, juste pour me rassurer? Et aussi : fantasmer sur la meilleure amie de ma compagne, est-ce la pire des trahisons? Ou est-ce pour suivre un seul but : m'épuiser, épuiser, puiser dans cette saine fragilité de coquelicot, qu'on ne peut mettre en pot? Rejoindre Chiara, lui faire d'urgence ce petit bébé tralalère au popotin rose, et aux cris méga-glotte? »

L'air frais du dehors me faisait tousser un peu. Je suis monté dans un taxi. Au moment où le conducteur m'a interrogé sur ma destination, je lui ai demandé de me ramener chez moi, avec des précautions dans la voix, comme un bagnard qui, en retrouvant enfin la sortie, aurait perdu ses phrases.

(La ligne blanche, pp. 188-190.)

J'aurais pu être un Orlov-Rostopchine. C'est ainsi qu'on appelle ce cheval russe de la révolution d'octobre. Une race rude, agressive et

exceptionnellement croisée. Savant dosage entre le Orlov (arabe, danois, hollandais) et Rostopchine (persans et turcs). Mère italienne, père ukrainien et grec de cœur, j'aurais pu être un Orlov-Rostopchine, mais quand je repense à mon vieux penchant de rejeton geignard, plaintif et maladroit, j'en doute. Je ne veux pas redevenir cet être émotif et fragile que j'étais tout gosse. Je ne désire pas retrouver ce petit garçon qu'il fallait presque emballer tendrement avant tout transport. Tout petit déjà, avec ses airs résignés, j'énervais déjà ma mère. Je pathétisais. J'en faisais des tonnes pour rien. Je rentrais de l'école en pleurant, me vexais pour une peccadille. Ma mère me suggérait : « À chaque fois que tu es vexé, essaie de comprendre comment tu as facilité cette vexation. Quelqu'un peut-il te vexer si tu refuses de l'être ? Allez va, t'en fais pas »

Oh, je ne force pas sur le mélodrame. Non.

Je ne cherche pas l'apitoiement. Que chacun tienne ça pour soi. On en aura tous besoin un jour. Quand on commencera à arborer l'œil hostile de certains âgés qui savent qu'ils n'intéresseront plus personne au monde.

(Le baiser de Laura, début.)

Une écriture déhanchée

Le jeu avec les origines

Dans *Le jeudi de Monsieur Alexandre*, la mère du narrateur décède dans un accident survenu avec un bus, le père est absent. Dans *La ligne blanche*, la mère s'est jetée sous un train et le narrateur n'a pas la confiance de son père. Des enfances difficiles, donc. Et une nécessité de s'élever seul, d'être son propre soutien, le tuteur de soi-même.

Dans *Le jeudi de Monsieur Alexandre*, Alexandre est le nom du narrateur (son prénom est Aurélio). Ne dit-on pas pour les fils à papa qu'ils doivent se faire un prénom? Ne serait-ce pas de même une exigence pour les fils orphelins de père, sans nom marquant, de substituer au patronyme défaillant leur petit nom? Dans le roman suivant, le narrateur se prénomme Alexandre. Mais n'allons pas croire que c'est aussi simple, qu'il y a conformité des parcours, identité des origines, fusion des jugements portés et des sentiments exprimés entre celui qui met en scène et celui qui joue car, comme l'écrit bien Pascal Vrebos dans la préface du premier roman, «*Monsieur Alexandre n'est pas si Alexandre Millon que ça!*».

Le narrateur du *Baiser de Laura*, lui, se compare à l'Orlov-Rostopchine, un cheval d'une race exceptionnellement croisée : «*Mère italienne, père ukrainien et grec de cœur, j'aurais pu être un Orlov-Rostopchine.*»

«*C'est bon d'écrire*, déclare Alexandre dans *La ligne blanche*, *parce qu'en écrivant, on peut avoir les parents qu'on veut...*» Mais c'est Alexandre le narrateur qui parle!

Est-ce qu'en vérité les parents d'Alexandre l'auteur ne furent pas des parents plus-que-parfaits dont il n'y aurait justement rien à redire? Mais nous ne lui demanderons pas car Millon est avare de révélations, disons pudique, sur sa biographie, se contentant de souligner avec un attachement tenace qu'il est moustachu.

«Établir ma bio ne m'intéresse pas beaucoup» écrit le narrateur Alexandre. Ce qui intéresse l'auteur, c'est de jouer dans l'écart entre vérité et mensonge, de dire «je» comme on dit «jeu».

La préoccupation sociale

Même si Aurélio est directeur d'une boîte de vente de disques, il sait, lui qui a commencé au bas de l'échelle, qu'il peut aussi bien «être viré d'un instant à l'autre» et se retrouver chômeur comme son alter ego de **La ligne blanche**. Régulièrement des revendications sociales sont défendues telles que la crapuleuse affaire Renault Vilvoorde ou la grève des profs contre l'enseignement à deux vitesses. Les personnages qui tiennent des propos racistes sont stigmatisés, comme cette employée qui, dans **Le jeudi de Monsieur Alexandre**, use à foison du vocable «totalement» : «*J'invective l'informaticienne pour propos "totalitairement" racistes envers un membre du personnel de nettoyage "totalement" marocaine*». Dans le même récit, Aurélio affirme son goût pour les peuples exilés comme les Juifs ou le peuple sicilien. Un entretien d'embauche pour un emploi de chauffeur-livreur mené par une maîtresse femme est, dans **La ligne blanche**, dynamité par l'humour et tourné en ridicule. Pendant tout un chapitre, Alexandre, juché sur une caisse au centre de sa cuisine, mène une diatribe tous azimuts en faisant imaginer à sa compagne qu'il vitupère dans Hyde Park contre la mondialisation, les malversations des puissants et en faveur des laissés-pour-compte de la société marchande.

Bruxelles cosmopolite

À l'instar de la cathédrale de Rouen peinte par Monet, Bruxelles est décrit sous de nombreux angles et par tous les temps. Dès la seconde page du premier roman, on peut lire : «*Ciel bleu Magritte ou Memling ou Matisse sur Bruxelles.*»

Plus loin, c'est la Grand-Place sous la neige qui est dépeinte, et puis Bruxelles qui redevient Bruxelles, son ciel s'étirant «*dans un camaïeu de pastels gris...*». On trouve aussi cette ode à la capitale : «*J'aime voir mon Bruxelles à travers l'utopie d'Érasme, les cauchemars de Jérôme Bosch, l'horlogerie d'un Simenon, et la fantomatique nudité féminine des nocturnes peintures d'un Delvaux.*» Et toujours dans **La Ligne blanche**, Aurélio, déambulant dans Bruxelles baignant dans un brouillard épais, a

ces mots : «*J'aime cette vision désuète, attachante, adoucie de la capitale, comme traversée par une myopie générale.*»

Mais le Bruxelles qui nous est présenté n'est pas que pictural : il est aussi le lieu où on peut s'attabler dans un snack turc ou tunisien, où l'odeur de shish kebab voisine avec celle des merguez, l'endroit où des hommes et des femmes de toutes origines cohabitent plutôt en bonne entente, désirent et se laissent désirer.

L'imagination

Les deux narrateurs sont préoccupés par le fait d'écrire, ils savent au fond qu'ils sont faits pour ça. Peut-être à la suite du constat que peu de gens «*vont jusqu'au bout de ce qu'ils ont à dire*», faute d'un auditoire, d'une force de persuasion suffisante pour capter l'attention. Sans doute souscriraient-ils à cette phrase de Jules Renard : «*Écrire, c'est parler sans être interrompu.*»

Chez Millon, l'écriture s'arrime à l'imagination («*l'imagination connaît la force des mots*», ***La ligne blanche***). Alexandre est un «*fantasmeur au long cours*». Plusieurs fois, le lecteur est mis en garde contre les dangers d'une imagination sans frein : «*Le partage de matériel imaginaire présente un risque important.*» (ibidem) ou «*L'imagination mène à tout à condition d'en sortir*» (ibidem). Car «*un vrai fantasmeur, ça repart en boucle*» et Dieu sait où une telle folie peut s'arrêter.

Dans cet ordre d'idée où l'imagination soutient l'écriture, on peut se demander si ce qui retient notre narrateur de ***La ligne blanche*** de consommer l'adultère et le fait demeurer sur les rives d'une infidélité rêvée n'est pas autre chose qu'un sursaut moral. N'est-ce pas plutôt une nécessité de structure romanesque ? Imaginons qu'Alexandre franchisse la ligne et couche avec la meilleure amie de sa femme. Aussitôt il est précipité dans un emballement du récit qui lui fait perdre sa position d'acteur de son futur à partir duquel il peut à loisir ciseler visions et formules. Quand Alexandre, à la toute fin du roman, demande au chauffeur de taxi de rentrer chez lui, il le fait «*avec des précautions dans la voix, comme un bagnard qui, en*

retrouvant enfin la sortie, aurait perdu ses phrases», laissant entendre peut-être que toute parole se clôt sur le comblement d'une absence, l'achèvement d'un éloignement, la fin d'une odyssee...

Un grand visuel

Si les apprentis écrivains des récits de Millon sont habités du souci d'écrire, de rendre au plus près leurs sentiments, ils sont surtout de «*grands visuels*» qui ont «*l'œil comescope*» plutôt que des voyeurs qui s'attachent aux «*mêmes parties des corps*». Les références picturales sont nombreuses. Alexandre est photographe à ses heures, il fait poser des jeunes femmes devant son objectif.

Les livres sont découpés en chapitres courts qui sont autant de plans, avec des ralentis («*J'aime alentir mon regard sur chaque chose, chaque objet*»), des arrêts sur image («*J'ai juste le temps de fixer une chute niagaresque de cheveux bruns, en suspension dans l'air*»), des raccords comme celui sur «*sienne*» («*Cette histoire connue qui pourtant n'existe nulle part, puisque c'est chacun la sienne. Sienne, une très belle ville de Toscane, j'en parlerai plus tard...*»), tous procédés empruntés au langage cinématographique.

Le sens visuel, dit Barthes, est plus magique, moins démystificateur que celui du toucher. Encore qu'à lire les compte-rendus des séances de massage dans *Le jeudi...* (qui sont au sens du toucher ce que sont les séances de pose pour l'œil), on se demande si le sens tactile n'est pas aussi évocateur. En effet, le client opère, à la faveur de ces *manœuvres*, un travail d'occupation de son corps. Il habite, il parcourt son intérieur, comme si la peau était la porte entre le visible et l'invisible, ce qui ressent et ce qui fait ressentir. Quelqu'un n'a-t-il pas écrit que la photo et l'amour avaient ceci en commun qu'ils se développaient dans le noir...

Une sainteté de nuances

Alexandre baptise *Pomposa* sa chatte, *Billy-the-kid* l'oiseau tueur d'insectes, *Vieux Sage* le châtaignier qui trône dans la cour de sa bâtisse avec

un souci d'affubler les noms communs d'une appellation qui leur rende un nouvel éclat, singulier à ses yeux.

La recherche du mot juste, de l'expression affichant la nuance exacte minent les différents narrateurs, qui sont, rappelons-le, des écrivains en puissance : «*J'avais la volonté de détruire, que je devais confondre avec la crainte d'être anéanti*» (**La ligne blanche**) déclare Alexandre. Ou encore : «*Mon geste, c'est plutôt entre donner et céder*» (**La ligne blanche**).

Si on nous parle d'une gouttière bringuebalante, elle est aussitôt comparée à «*une couronne qu'on ne cesserait de rattraper sur le chignon d'une Miss Univers, à peine proclamée et en pleurs*». Si un fax déroule un feuillet, ce dont se contenteraient maints scripteurs, il nous est précisé : «*comme on tirerait la langue*». Le monde du quotidien est rendu burlesque ou enchanté par le miracle de la métaphore qui permet toutes les correspondances possibles, la mise en relation des domaines linguistiques les plus éloignés, d'inédits accouplements.

Les références artistiques ne témoignent pas d'une volonté d'érudition mais sont eux aussi employés pour personnaliser, faire mieux voir et sentir. Ainsi le nom *Rigoletto* dont est affublé la «*petite croupe rieuse de Chiara*» et l'emploi hilarant marqué d'autodérision qui est fait du rêve d'interprétation des *Variations Goldberg* de Bach par Alexandre dans **La ligne Blanche**.

De même ce nom de marque justement employé pour qualifier une silhouette : «*Il a des épaules tombantes comme une bouteille de Perrier*» ou l'usage fait du *Thalys*, qui résume tout le roman : «*Entre Chiara et sa meilleure amie, je Thalys à tout va.*»

Noir et blanc

Si Alexandre affirme préférer le noir («*comme je préférerais le noir, elle s'est changée*», (**La ligne blanche**); «*le noir invite mieux à reconsidérer la lumière, une écriture peut s'y former*»; ibidem), c'est le blanc qui fascine l'auteur ou plus vraisemblablement le contraste qui permet de les faire jouer l'un sur l'autre.

Quelques exemples : «*La blancheur de ses dents. Un bout de banquise*» (ibidem); «*Un lait d'une blancheur nuptiale*», (ibidem); «*Une peau de litchi frais*», (***Le jeudi de Monsieur Alexandre***), auxquels on pourrait bien sûr ajouter le titre : ***La ligne blanche***, de même que la blancheur spectrale qui émane de ces dizains parfaits : «*Sereine comme du riz, elle souriait au soleil*» et «*Des hanches amples de Négrresse blanche*».

Cette préférence n'est pas sans rapport avec la couleur idéale de la chair sur laquelle peuvent se déployer les grains de beauté, taches de rousseur, petits duvets et autres menus accidents de l'épiderme qui lui donnent toute sa valeur sensuelle.

«*Un blanc. Silence.*» Cette expression toute faite qui revient par deux fois dans ***La ligne blanche*** nous rappelle que le blanc est au domaine du visible ce que le silence est au monde de l'écoute : un espace de remise à zéro des compteurs. Si le blanc évoque la chair, celle-ci, dans ses débordements propres au corps féminin, détermine le point de jonction entre mobilité et repos, liberté de mouvement et contrainte («*L'oscillation épuisante de ses seins*», ***La ligne blanche***; et à propos du fessier : «*Deux galbes bien serrés, mobiles entre eux*» (ibidem).

L'inclination pour les arbres, bouleaux «*semblables à des chaussettes rayées, blanches et noires*» ou magnolias «*avec son odyssee d'ailes de papillons blancs*» relève, il semble, de la même association d'images. Comme dans le corps féminin, il s'agit de formes – la frondaison s'étant substituée à la «*surpopulation de chair*» –, d'un mariage de noir et blanc, d'une alternance de balancement et d'extrême inertie dont le produit est ce déhanchement, résultat d'un processus harmonieux conjuguant un ensemble de forces et de légèreté, de vouloir et de grâce, qui feint la désinvolture. Comme, somme toute, dans l'écriture d'Alexandre Millon.

Éric Allard

La presse

Le Millon a la plume ondoyante, soyeuse, râpeuse qui, entre neiges et soleil, parfums et nuits d'été, morts et germinations, enjôle.

Ça déambule dans sa saga intérieure, à partir d'infimes cassures : écriture-kaléidoscope, va-et-vient entre chimérique et réel aigrelet : en voilà un qui aime faire tinter les mots, tintinnabuler les sons sur fond de chair voluptueuse et de désespoir naturel.

Pascal Vrébos, in préface au ***Jeudi de Monsieur Alexandre***.

La ligne blanche, faut-il la franchir ou pas ? Ou pour être plus direct : faut-il coucher avec Ingrid ou pas ? Se poser la question permet au moins de rompre avec le rythme trop égal des journées et, à l'auteur, de tenir la distance d'un roman qui s'échappe souvent vers des horizons oniriques, du genre qui donne de l'oxygène à ceux qui en manquent. Et ce héros (antihéros ?) aurait bien pu étouffer sans cette chance que lui offre son créateur.

Pierre Maury, *Le Soir*

Alexandre succombera-t-il aux tentations qui le guettent, tentations encore accrues depuis que Chiara, pas insensible elle-même à de fortuites rencontres, est partie soigner sa mère à Ostende ? (...) Réponse dans les dernières lignes de ce roman pétillant d'esprit et dont l'ironie décapante se double d'une autodérision salvatrice.

France Bastia

*...Le ton est donné : **La ligne blanche** sera d'une profondeur étonnamment distrayante. C'est vrai que l'époque s'entiche d'histoires désespérantes, se pâme d'admiration pour des théorèmes sur le bonheur*

qui passent à la vitesse VV pub! Alexandre Million, lui, a choisi de se et de nous distraire. Le bienheureux... Il embarque pour une légère aventure. Distraire, c'est du domaine du plaisir, une invitation à se laisser aller... et nous nous engageons avec lui. Légère? C'est vite dit! La légèreté, la vraie... est un art de vivre qui flirte avec l'âme.

Myriam Depaux, *La province NG* du 14.07.01

...on trouve à travers ces pages quelques occasions de se distraire (tel est le vœu de Millon, c'est sa façon à lui de respecter le lecteur) voire d'exercer ses zygomatiques (...) Beaucoup d'éclats de rire, donc. D'autres éclats aussi. Éclats de mot. Ou, tout simplement, parfois éclats de quels obus, de quels coups de poing envoyés par la vie pour que le narrateur tout à coup se regarde lui-même comme un mort, une sorte de faux-vivant égaré dans un restaurant et qui «rate sa vie de peu» au point que des croque-morts investissent la salle pour organiser sa «mise en bière»...

Daniel Charneux, in *Remue-Méninges* été 2001

Tant pis, je ne résiste pas à l'envie de citer ce petit chef d'œuvre sur une femme bavarde : «Je crois savoir qu'elle cultive, même au plus plus rose de son bas-ventre, cette attirance pour la langue.» Le narrateur serait-il un «revanchard social» ou un «alchimiste convertissant le plomb en plomb»? Peut-être un peu des deux, et c'est tout à son honneur. Mais c'est surtout quelqu'un qui a bien dû admettre l'évidence : il n'y a que les femmes qui soient absolument intéressantes.

Daniel Wagner (Bolcho), *Critiqueslibres.com*

C'est le livre de la non-aventure. C'est une prouesse, voire un exercice de style, de ne pas avoir d'«aventure» pour cet homme, dont une errance nonchalante débride les fantasmes, qui prend des trains à travers la plaine et qui a dans les bottes des montagnes de questions. (...) Bref,

Alexandre Million nous offre un livre peu banal, riche en arrêts sur image, où son héros dépasse une ligne virtuelle sans faire un pas (est-ce cela «la dignité en bandoulière»?) de façon bien plus jolie sans doute que si la ligne était vraiment franchie.

Martine Gabriel (Zoom), *Critiqueslibres.com*